



Voir le monde depuis le dessous des cartes

Laurent Gutmann met en scène *Pornographie*, du jeune auteur anglais Simon Stephens. Des morceaux de vie en sursis reconstitués avec fureur et intelligence.

Qu'est-ce qui est pornographique et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Les attentats du métro londonien en juillet 2005 (plus d'une cinquantaine de morts) ou l'annonce concomitante du choix de Londres pour les jeux Olympiques par le CIO ? L'anonymat des villes et des personnes ou le grand déballage médiatique ? Faire corps ou ne pas faire corps avec l'autre, les autres ?

Pornographie, de l'auteur anglais Simon Stephens, explore ce questionnement à travers sept récits indépendants les uns des autres, tous reliés entre eux par un événement qui va advenir, qui n'est pas encore advenu : l'explosion

des bombes meurtrières dans le métro londonien. Or ce n'est pas de terrorisme dont nous parle la pièce, même si l'on devine, ici ou là tout au long du récit, que quelque chose s'est passé. Face à cette communauté de personnages qui justement n'en forment pas une, la pièce nous tend un miroir. Et c'est notre reflet qui est mis en lumière. Jeunes, vieux, femmes, hommes, tous incarnent des solitudes, des habitudes, des réflexes, des petits égoïsmes, minces armures pour se préserver du bruit du monde, des éclaboussures guerrières (l'armée britannique est en Irak).

Simon Stephens n'accable pas ses personnages. Il ne

nous fait pas juges. De son poste d'observateur, il capte un désenchantement certain. Pour le coup, ce n'est pas là un théâtre distancié, ce sont les personnages qui marquent leurs distances avec le monde pour tenter de survivre quand les repères politiques sont brouillés.

La pièce nous tend un miroir. Et c'est notre reflet qui est mis en lumière.

Laurent Gutmann a mis en scène cette pièce qui tente de recoller les morceaux de vies en sursis avec une fureur contagieuse. Quelle belle idée que d'avoir installé un dispositif

bi-frontal séparé par un plateau rectangulaire noir. D'un côté, les spectateurs qui dominent l'espace du jeu depuis les gradins. De l'autre, les acteurs dans une fosse d'orchestre en contrebas du plateau, qui reconstitue l'intérieur d'un appartement dans lequel les acteurs vaquent à des occupations ordinaires, ainsi cantonnés à être regardants. Ce n'est que lorsque vient leur tour qu'ils bondissent sur scène dans une adresse au public inquiète, nerveuse et rondement maîtrisée. Le regard du public et des acteurs converge alors vers le plateau, cette aire de jeu qui se transforme en un étrange ring où tous les coups sont permis dans un temps scandé par un chrono imaginaire.

N'oublions pas les acteurs et soulignons leur engagement dans cette aventure théâtrale qui nous touche. Arnaud Churin, Maryline Cuney, Reino Kakudate, Yvonne Leibrock, Pauline Lorillard, Serge Maggiani, Lucas Partensky et Jean-Benoît Souilh déploient une formidable énergie, se risquent dans les méandres de l'inconscient, se jouent de la part d'ombre et de lumière de leurs personnages. Laurent Gutmann orchestre l'ensemble avec intelligence. Un théâtre politique qui fait sens.

M.-J. S.



Elisabeth Careccio

Sept récits indépendants les uns des autres, mais reliés entre eux par un événement terrible.

Théâtre national de la Colline
Jusqu'au 18 décembre.
Réservation au 01 44 62 52 52.